

de frères ennemis, amoureux de la même femme qui se révélera être leur propre sœur, élevée dans l'ignorance de son identité et loin de sa famille, offre des situations fortes auxquelles nul musicien ne résisterait !

Le rôle d'Isabella, princesse de Messine et mère des trois autres protagonistes, créé par Caroline Ungher, réclame un grand soprano dramatique d'agilité, en particulier à la fin, dans sa scène de malédiction et de désespoir, dont l'écriture renvoie typiquement aux reines donizettiennes. Un peu timide dans son air d'entrée, la promise Jessica Pratt y donne enfin toute la mesure de son tempérament et de ses capacités vocales.

Les frères ennemis sont respectivement ténor et baryton. Filippo Adami convainc nettement plus ici, dans un emploi dramatique, que dans les tessitures de *tenore di grazia*. Armando Ariostini, quant à lui, n'a vraiment pas la couleur ni le mordant qui conviendraient au « méchant » de l'intrigue, et son grand duo à l'acte I, avec la Beatrice de Wakako Ono, en pâtit un peu. La mezzo japonaise, à la voix

très claire, peu convaincante la veille dans *Il Signor Bruschino*, se révèle ici à la hauteur : le duo de la reconnaissance avec sa mère, au II, la montre sous son meilleur jour. Dans le rôle utilitaire de Diego, Maurizio Lo Piccolo ne laisse pas supposer le potentiel qu'il saura déployer le lendemain, dans *La gazza ladra*.

À la tête de Virtuosi Brunensis cette fois en bonne forme, et de l'excellent Chœur de chambre de Brno, Antonino Fogliani, survolté, donne toute la tension voulue à cette œuvre excessive. Après la surprise de la découverte du premier acte, le second convainc un peu moins et paraît même « bâclé », comme si le compositeur était pressé d'en finir.

À sa création, *La sposa di Messina* fut un fiasco ; les solistes, semble-t-il, se trouvèrent dépassés par les situations extrêmes du II et incapables de leur rendre justice. L'opéra quitta la scène dès la deuxième représentation, pour ne plus réapparaître. Peut-être ce concert annonce-t-il une réévaluation de l'œuvre de Vaccai... Elle le mériterait amplement.

Alfred Caron

**PEUT-ÊTRE
CE CONCERT
ANNONCE-T-IL UNE
RÉÉVALUATION DE
L'ŒUVRE DE VACCAI.**

Comme avec *La gazza* en 2007 ou *Otello* l'année dernière, le Festival Rossini de Bad Wildbad semble avoir voulu, une fois encore, se mesurer à son grand aîné italien et lui clamer le pion sur son propre terrain. De fait, il fallait une bonne dose de courage ou d'inconscience pour proposer, deux ans après la remarquable réussite de Pesaro, une nouvelle production d'un opéra aussi difficile que *La gazza ladra*, avec les modestes moyens du Kurhaus. Le pari, à l'arrivée, s'avère pleinement gagné, grâce à une mise en scène intelligente et sensible, qui joue sur l'intimité du lieu.

À part un plan incliné et un écran vidéo qui servira pour quelques projections et des ombres chinoises, destinées à donner un peu de profondeur à l'action, le plateau est quasiment nu. Dès l'Ouverture, la réalisation replace, avec beaucoup d'à-propos, le livret dans son contexte de brutalité et de guerre. Une jeune fille – Ninetta ? – se fait molester sous nos yeux, puis violer par deux soldats en déroute. L'image pourrait sembler outrée mais elle fonctionne parfaitement, relayée ensuite par des images vidéo de champs de bataille et de bombardiers.

Pour les scènes bucoliques de l'introduction, Anke Rauthmann imagine une kermesse à la Bruegel, dont émergeront les protagonistes en costumes contemporains en même temps que le drame se nouera, laissant les personnages secondaires dans leur univers folklorique. Mais sa plus belle intuition vient du traitement de la « pie voleuse » : elle en fait une créature mi-animal mi-femme, sorte de double inconscient et révolté de la candide Ninetta, dont l'œil inquietant apparaît comme une menace sur l'écran vidéo.

Portée à bout de bras par la direction enthousiaste et charpentée de Ryuichiro Sonoda, la jeune distribution, soudée comme une véritable équipe, fait vivre la partition avec beaucoup de force. D'un format plutôt modeste, mais avec une conduite de voix efficace, Sandra Pastrana est une Ninetta très convaincante, parfaitement adaptée à son personnage fragile dont elle donne une image touchante, sans mièvrerie. Stefan Cifolelli compose un Giannetto stylé, à l'aise dans le suraigu, mais dont l'émission reste encore un peu serrée et le timbre assez rêche.

On aurait plutôt imaginé Ugo Guagliardo, avec sa basse profonde, dans le rôle du « méchant ». Il dessine cependant un Fernando très émouvant. Maurizio Lo Piccolo ne peut se flatter d'un aussi beau timbre, mais il ne manque ni d'autorité ni de présence, donnant toute l'âpreté voulue au Podestat. Luisa Islam-Ali-Zade déploie toute la fraîcheur exigée par l'adolescent Pippo. Quant à Giulio Mastrototaro, son Fabrizio est d'une qualité bien supérieure à l'importance du personnage. La seule réserve vient d'Elsa Giannoulidou en Lucia. Non seulement, depuis son *Italiana in Algeri* de 2007, la voix n'a pas gagné en épaisseur, mais la musicalité semble plutôt limitée.

Avec cette production, Bad Wildbad prouve, une fois de plus, la justesse de ses options : de jeunes distributions, des œuvres rares et des approches non conventionnelles.

Alfred Caron

LA GAZZA LADRA

Rossini

Giulio Mastrototaro (Fabrizio)
Elsa Giannoulidou (Lucia)
Stefan Cifolelli (Giannetto)
Sandra Pastrana (Ninetta)
Ugo Guagliardo (Fernando)
Maurizio Lo Piccolo (Il Podestà Gottardo)
Luisa Islam-Ali-Zade (Pippo)
Pablo Cameselle (Isacco, Antonio)

Ryuichiro Sonoda (dm)
Anke Rauthmann (ms)
Anton Lukas (d)
Claudia Möbius (c)
Kai Luczak (l)
Benedikt Nitschke (v)

Kurhaus, 19 juillet

**AVEC CETTE
PRODUCTION, BAD
WILDBAD PROUVE,
UNE FOIS DE PLUS,
LA JUSTESSE DE SES
OPTIONS.**

Sandra Pastrana, Maurizio Lo Piccolo et Ugo Guagliardo dans *La gazza ladra*.

BAD WILDBAD

